

KIPLING

Tu seras un homme, mon fils

suivi de
Lettres à son fils

Traduction de l'anglais, notes et postface par
Jean-Luc Fromental

Couverture de
Marion Bataille

ÉDITIONS MILLE ET UNE NUITS

KIPLING

n° 204



Texte intégral
Titre original : *If—*

Notre adresse Internet : www.1001nuits.com

Les lettres de John et Rudyard Kipling sont extraites du recueil
intitulé *O Beloved Kids, Rudyard Kipling's Letters to his Children*,
édité par Elliot L. Gilbert
et publié par Weidenfeld & Nicolson à Londres

Les dessins qui figurent dans les lettres sont de Rudyard Kipling.

© by The National Trust for Places of Historic Interest or Natural Beauty
© Éditions Mille et une nuits, mai 1998
pour la présente édition.
ISBN : 2-84205-332-X

Sommaire

Rudyard Kipling

Tu seras un homme, mon fils

page 5

Rudyard Kipling

Lettres à son fils

page 13

Jean-Luc Fromental

Dites-leur que nos pères ont menti

page 83

Vie de Rudyard Kipling

page 91

Repères bibliographiques

page 95

KIPLING

Tu seras un homme, mon fils

suivi de

Lettres à son fils

If—

Tu seras un homme, mon fils

If–
(‘Brother Square-Toes’ – *Rewards and Fairies*)

If you can keep your head when all about you
Are losing theirs and blaming it on you,
If you can trust yourself when all men doubt you,
But make allowance for their doubting too ;
If you can wait and not be tired by waiting,
Or being lied about, don’t deal in lies,
Or being hated, don’t give way to hating,
And yet don’t look too good, nor talk too wise :

If you can dream – and not make dreams your
[master
If you can think – and not make thoughts your aim
If you can meet with Triumph and Disaster
And treat those two impostors just the same ;
If you can bear to hear the truth you’ve spoken
Twisted by knaves to make a trap for fools.
Or watch the things you gave your life to broken,
And stoop and build’em up with worn-out tools :

Tu seras un homme, mon fils

(« Brother Square-Toes » – *Rewards and Fairies*)

Si tu peux rester calme alors que, sur ta route,
Un chacun perd la tête, et met le blâme en toi ;
Si tu gardes confiance alors que chacun doute,
Mais sans leur en vouloir de leur manque de foi ;
Si l'attente, pour toi, ne cause trop grand-peine :
Si, entendant mentir, toi-même tu ne mens,
Ou si, étant haï, tu ignores la haine,
Sans avoir l'air trop bon, ni parler trop sagement ;

Si tu rêves, – sans faire des rêves ton pilastre ;
Si tu penses, – sans faire de penser toute leçon ;
Si tu sais rencontrer Triomphe ou bien Désastre,
Et traiter ces trompeurs de la même façon ;
Si tu peux supporter tes vérités bien nettes
Tordues par des coquins pour mieux duper les sots,
Ou voir tout ce qui fut ton but brisé en miettes,
Et te baisser, pour prendre et trier les morceaux ;

If you can make one heap of all your winnings
And risk it on one turn of pitch-and-toss,
And lose, and start again at your beginnings
And never breathe a word about your loss ;
If you can force your heart and nerve and sinew
To serve your turn long after they are gone,
And so hold on when there is nothing in you
Except the Will which says to them : « Hold on ! »

If you can talk with crowds and keep your virtue,
Or walk with Kings – nor lose the common touch,
If neither foes nor loving friends can hurt you,
If all men count with you, but none too much ;
If you can fill the unforgiving minute
With sixty seconds' worth of distance run.
Yours is the Earth and everything that's in it,
And – which is more – you'll be a Man, my son !

Si tu peux faire un tas de tous tes gains suprêmes
Et le risquer à pile ou face, – en un seul coup –
Et perdre – et repartir comme à tes débuts mêmes,
Sans murmurer un mot de ta perte au va-tout ;
Si tu forces ton cœur, tes nerfs, et ton jarret
À servir à tes fins malgré leur abandon,
Et que tu tiennes bon quand tout vient à l'arrêt,
Hormis la Volonté qui ordonne : « Tiens bon ! »

Si tu vas dans la foule sans orgueil à tout rompre,
Ou frayes avec les rois sans te croire un héros ;
Si l'ami ni l'ennemi ne peuvent te corrompre ;
Si tout homme, pour toi, compte, mais nul par trop ;
Si tu sais bien remplir chaque minute implacable
De soixante secondes de chemins accomplis,
À toi sera la Terre et son bien délectable,
Et, – bien mieux – tu seras un Homme, mon fils.

(Traduction de Jules Castier, 1949, D.R.)

La correspondance qui suit, échangée entre Rudyard Kipling et son fils John au cours de l'année 1915, est d'un ordre totalement privé et n'a jamais été destinée à la publication. Ce qui explique les fautes, erreurs de dates (que nous avons respectées), omissions de mots dues aux difficultés du décryptage qui émaillent certaines de ces lettres. Les mots ou passages entre crochets ont été restaurés par les éditeurs. Sous le ton viril et enjoué qu'utilisent le père et le fils – Rudyard appelant John « Cher vieux » (*Dear old man*), John appelant son père « Cher F- » (pour *Father*) et ses parents « Chers vieux » (*Dear old things*) – se noue le plus grand drame de la vie de l'écrivain. C'est à son instigation et grâce à ses relations que John, alors âgé de dix-sept ans, rejoint les Irish Guards en 1914, quelques jours après l'entrée en guerre de la Grande-Bretagne contre l'Allemagne. On assiste au fil des lettres à son entraînement puis à son départ pour le front français. Le jeune lieutenant Kipling sera porté disparu au combat le 27 septembre 1915, six semaines après son dix-huitième anniversaire.

Son corps ne sera jamais retrouvé.

JEAN-LUC FROMENTAL

Lettres à son fils

Bateman's ¹,
Burwash,
Sussex.
(Sam. [20 fév. 1915]
(un infect matin humide
et brumeux – 8 h 30)

Cher vieux,

Les officiers en cantonnement viennent de partir chercher leurs hommes à Burwash pour rallier Eastbourne *via* Dallington et Pevensy. Je crois qu'ils ne sont plus ici. Ils sont arrivés hier soir vers 18 h 30 (heure à laquelle ils avaient demandé à dîner). Ils étaient précédés d'un jeune officier des transports (du nom de Preston) qui nous a beaucoup fait penser à toi. Trois ou quatre ordonnances ont apporté leurs paquetages à Bateman's – je te laisse imaginer la joie des femmes de chambre.

Ils étaient six au total – un capitaine Dryden affligé d'un accent du Nord à couper au couteau ; un garçon de Glasgow affublé d'un égal accent écossais ; un troisième de la même origine et les autres, divers et

curieux, mais tous intéressants – Dryden ; Cooper ; Brown ; Goodman ; Nicholson ; Andrews, c'est la liste complète. Ils avaient disposé des sentinelles et des avant-postes jusque chez Sutherland Harris et engagé le reste de leur compagnie dans l'excavation de tranchées autour du terrain de golf. Apparemment, le 10^e bataillon de lanciers du Nord adore creuser des tranchées.

Nous leur avons offert un dîner décent – soupe à la tomate ; poisson ; mouton ; *mince pies* et pailles au fromage ; bière de gingembre et cigarettes à volonté. Ils ont naturellement parlé boutique toute la soirée. Trois d'entre eux avaient fait leurs classes dans les bataillons des *Public Schools* et étaient sortis du rang. Ils affirment qu'un homme ayant suivi cette voie dispose de gros atouts dans les Armées nouvelles. Selon eux, la faiblesse de la nouvelle structure tient à ses sous-officiers et ils m'ont raconté d'horribles histoires de sergents (de vingt et un ans) batifolant avec la troupe. Des hommes eux-mêmes, ils semblent avoir une piètre opinion. L'un de ces officiers était à Tidworth avec le 6^e Lanciers – le bataillon d'Henry Longbottom avant qu'il ne rejoigne les R.F.C. Il prétend que le bataillon était un ramassis de tire-au-flanc et de racailles de premier ordre mais qu'il a fallu très peu de temps pour les mettre au pas. Quatre de nos officiers sont sortis à dix heures pour aller inspecter tranchées, avant-postes, etc. Ils étaient chargés de tout un barda de revolvers, jumelles, gourdes et que sais-je encore.

Le jeune officier des transports et un subalterne plus âgé sont restés bavarder avec moi. Certaines de leurs histoires t'auraient fait t'évanouir. Voici un problème que tu pourras soumettre à ton mess.

A., soldat dans un bataillon territorial, est cantonné chez des civils. De ce fait, il ne peut recevoir son courrier qu'à l'exercice. C'est là que lui parvient une lettre officielle l'informant qu'il a été promu lieutenant et doit se présenter à tel et tel endroit. Il en avertit son chef de peloton et lui demande ce qu'il doit faire. B., le chef de peloton, dit à A. : « Rompez et allez prévenir le capitaine. » A. rompt, salue et va prévenir C., le capitaine, de la teneur de la lettre du War Office. C. dit : « Qui vous a permis de quitter les rangs ? Retournez à l'exercice. » A. y retourne, assez énervé. D., le sergent-major, vient voir B., le chef de peloton, et lui demande au nom de quoi il s'est cru autorisé à donner la permission à un soldat de rompre les rangs pendant l'exercice pour aller conférer avec le capitaine de la compagnie. Avec une belle présence d'esprit, B. rétorque : « C'était pas un soldat, c'était un lieutenant ! » L'exercice fini, A. retourne voir C. pour lui reparler de la lettre du War Office et lui demander la permission d'aller en ville afin de rejoindre sa nouvelle affectation. « Non. Vous finirez la journée ici », lui répond C. A. se présente alors chez le commandant du bataillon qui lui donne la permission de partir sur-le-champ, ce qu'il fait. Sur le départ, il a le plaisir de croiser C. (mains dans les poches) et de l'interpeller comme un égal : « Dites donc. Quand j'ai rompu les

rangs ce matin à l'exercice, c'était en tant que lieutenant, non comme simple soldat. » Et C. de répliquer : « Quoi qu'il en soit, vous auriez dû terminer l'exercice. » *Question.* Qui a raison dans cette affaire ? Si A. est devenu lieutenant à l'instant où il a reçu la lettre du War Office, il ne pouvait à l'évidence rester dans les rangs à recevoir des ordres de caporaux et de sergents. D'un autre côté, ma sympathie va entièrement au capitaine C. et, à sa place, j'aurais très certainement renvoyé ce lieutenant fraîchement émoulu dans les rangs. Soumets la question à un supérieur et vois ce qu'il te répondra.

Bref, à onze heures nos quatre officiers de service sont rentrés. Ils étaient enchantés de leurs tranchées, etc., etc. Nous les avons pourvus en boissons et sandwiches, après quoi ils sont allés se coucher. Un dans la chambre tendue de basin ; deux dans la grande chambre d'amis ; deux dans la chambre nord, à l'étage, et le dernier dans l'ancienne chambre de mon père. Ils ont été silencieux comme des souris. Nous leur avons servi le petit déjeuner à 7 h 45 et remis une collation pour la route avant de prendre congé en nous exprimant notre plus vive estime mutuelle. C'était un jour fort humide et j'en ai été désolé pour eux. Mais il ne fait aucun doute que les nouvelles armées travaillent d'arrache-pied et commencent à se doter d'une sorte de discipline. On dirait que de dures besognes t'attendent – creuser des tranchées dans une tempête de neige n'a rien d'un plaisir. J'aimerais que tu nous mettes un mot pour

nous avertir de ton prochain passage en ville. Il y a plus d'une semaine que nous nous sommes vus – ou ce sera le cas quand tu recevras cette lettre – et après le mois à l'hôtel Brown, j'ai l'impression qu'une semaine est une éternité.

À présent, je me tais et je donne cette lettre à poster.

Avec tout notre amour,
Affectueusement,
Ton père.

P.S. Mon nouveau stylo (un Waterman) est en parfait état de marche et je n'ai pas l'intention d'en utiliser un autre avant de l'avoir cassé.

R.K.

Bateman's,
Burwash,
Sussex.

Jeudi, 4 mars 1915

(humide, puant et doux)

Cher vieux,

Phipps² et moi avons feuilleté les catalogues (A & N et Harrod's) hier soir pour voir ce que nous pourrions trouver à la section des jeux qui soit à la fois raffiné (mais pas trop), paisible et sans rapport avec la guerre. Il y a une chose appelée Billard Nicholas, où l'on souffle sur la bille à l'aide d'une espèce de poire à lavement nickelée. Ce qui semble plutôt prometteur. Je n'ai rien

vu d'autre qui pourrait convenir, mais Phipps dit que si nous allions nous-même farfouiller chez Harrod's nous dénicherions nécessairement quelque chose. Penses-tu qu'une petite table de billard (comme celle que nous avons ici, à Bateman) pourrait tenir dans un coin du vestibule ? C'est tout bonnement ridicule de leur part de n'autoriser aucun moyen de distraction.

Ce qui me rappelle pourquoi j'ai pris la plume. Sans doute mon esprit est-il aussi spongieux que mes entrailles ; ceci dû au fait que j'ai absorbé des sels d'Epsom hier soir – et à la joyeuse nuit et demie qui s'en est suivie. Toujours est-il que tandis que je gisais éveillé, à me débattre au milieu des « rapports contradictoires en provenance de divers canaux », j'ai passé en revue les faits et circonstances de ta présente existence – quel cadre terriblement et irrémédiablement sinistre est le tien, quelle vie humide et grise et bourbeuse tu mènes ; et j'ai éprouvé une immense fierté en pensant à la façon dont tu la supportes sans jamais geindre. J'ai donc pris la résolution de te l'écrire dès le lever du jour. Aussi jeune que j'aie été à mes débuts, aussi dur que fût mon travail dans un tel climat, je n'ai jamais eu à vivre absolument seul. Comme tu le sais, j'habitais chez mon père. Et c'était uniquement quand ma famille partait passer l'été dans les Collines et qu'on fermait la maison que je devais me réfugier quelques semaines au Club. Toi, tu as dû faire face à un certain inconfort (ce qui est inévitable) mais aussi à une solitude de l'esprit affreusement difficile à supporter, un sens de l'isolement qui, si je m'en souviens bien, peut presque susci-

ter l'effroi chez un jeune homme. Et tu as enduré tout cela en homme blanc, en fils dont on peut être fier. Je n'en ai guère parlé, mais je l'ai remarqué, et je pense être en mesure de comprendre ce qui se passe dans ta tête. C'est une expérience que tu dois traverser seul (tout l'amour du monde ne saurait t'en dispenser) mais peut-être cela t'aidera-t-il de savoir qu'un autre homme a vécu le même genre d'épreuves (j'entends la solitude, *plus* les nouvelles de la mort d'un camarade, *plus* la crasse, *plus* le sentiment général que le monde est un endroit mauvais, ce qu'il n'est pas) et te respecte pour la façon dont tu en prends ta dose.

Mais je divague ! Mets-le au compte d'Epsom et de ses sels. Phipps a accroché un méchant tirage de ta photo dans sa chambre. Il est monté dans un cadre doré. À mon avis, elle a choisi le pire.

Toujours affectueusement,
Ton père.

Brown's Hotel

Mardi [16 mars 1915] 20 h.

Cher F – 3

Juste un mot pour dire que je pars pour Dublin ce soir afin de ramener un groupe de trente-quatre recrues à Caterham.

Peux-tu imaginer à quoi va ressembler Dublin le jour de la Saint Patrick et l'état des recrues y débarquant ?

Je dois les faire défiler à travers la ville.

Je serai donc occupé jusqu'à jeudi soir.

Adieu donc, chers vieux, et souhaitez-moi bonne chance.

Le « front » offre-t-il pires perspectives que cette petite « fantaisie dublinoise » ?

« *Je pense que non.* » ⁴

Affectueusement vôtre,
John.

Shelbourne Hotel, Dublin

Mercredi [17 mars 1915]

2 h du matin

Cher F –

Me voici après un voyage des plus atroces, arrivé dans ce qu'on appelle « le meilleur hôtel d'Irlande » ; et il est réellement très confortable.

Mon groupe d'hommes sort de quatre quartiers de cavalerie. J'ai donc passé une matinée entière à parler à des adjudants-majors inconnus, à commander des repas, à régler des questions d'hébergement, etc. Aucune troupe ne peut être déplacée le jour de la Saint Patrick, nous partirons donc par le bateau de neuf heures jeudi soir.

Je passe la nuit ici, dans une chambre merveilleuse, mais sans la moindre jambe de pyjama pour me couvrir.